

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉÂTRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois..... 3 fr.
Un an..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, Rue Confort, Lyon

V. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0,50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : Tout pour rien !..... Pierre Bataille.
Echos artistiques..... L. M.
Frissons d'automne..... Georges Rocher.
Par ci, par là..... Maurice P.
Le vieux sonneur..... Pierre Brondel.
L'anniversaire..... Henri Datin.
Le Lyonnais littéraire: Barthélemy
TISSEUR..... Jules Trocon.
Libre-Chronique..... Franc-Sillon.
Vente d'une femme..... Jean Lalouette.
Bibliographie.
Le Cinématographe. — Casino des Arts. —
Concert de l'Horloge.
Revue financière

CAUSERIE

TOUT POUR RIEN !

Le barbier caustique qui avait eu l'idée d'écrire sur sa boutique « *On raserà gratis demain* » est dépassé par nos économistes modernes, lesquels se gardent bien de renvoyer à un lendemain, qui n'arrivera jamais, l'exécution de leurs fallacieuses et hypothétiques promesses.

Quelques-uns de ces économistes se sont surtout évertués — en ces dernières années — à résoudre le problème de la vie à bon marché.

Le but visé par eux est celui-ci : tout pour rien !

En tant que bon marché, cette solution serait de nature à satisfaire les plus exigeants.

Elle commence à poindre cette solution et voulez-vous savoir où ? dans l'imagination féconde de quelques théoriciens dont les calculs encore obscurs concluent tout simplement à la gratuité des choses les plus indispensables à la vie.

Il y a loin de la coupe aux lèvres et plus loin encore de la théorie à la pratique, dans un pareil ordre d'idées.

M. Victor Barrucand — avec qui j'ai eu le plaisir de me rencontrer plusieurs fois et dont j'ai grandement admiré l'esprit paradoxal — a, le premier, lancé un pétard dont le bruit retentissant s'est répercuté jusqu'au Parlement : *le pain gratuit*.

Exposée par son auteur, la théorie était — ma foi — assez séduisante.

M. Barrucand mettait à la développer une chaleur, une conviction qui, tout d'abord, captivaient les auditeurs les plus sceptiques.

Affaire d'un moment, mais après ?

Oh ! après, la raison reprenait vite ses droits. Comme l'a dit si finement M^{me} de Staël : « le désappointement marche en souriant derrière l'enthousiasme. »

Les plus décidés voyaient se dresser devant eux d'insurmontables difficultés.

Encore est-il bon d'ajouter que le pain gratuit ne suffisait déjà plus à certains appétits.

Dans une réunion contradictoire — elle l'était, à ce point, que cinquante énergumènes vociféraient en chœur contre l'orateur ! — j'ai entendu un révolutionnaire incorrigible crier à Barrucand qui, du reste, n'est pas homme à s'émouvoir pour si peu :

— Va te promener avec ton pain gratuit, c'est du vin, c'est des biftecks qu'il nous faut pour rien !

Et le conférencier — ainsi apostrophé — se trouvait tout à coup dans la position singulière d'un homme qui — à force de hardiesse et de patience — serait parvenu à décrocher une étoile et, une fois en possession de cette merveille, ne saurait plus qu'en faire.

Le mieux était encore de la remettre à sa place : c'est sans doute, à quoi Barrucand se sera décidé, avant de passer — comme nous le verrons tout à l'heure — à un autre exercice.

Un ancien secrétaire de Paul-Bert, M. Jules Gerbaud vient — lui aussi — de

décrocher une étoile et de première grandeur encore, celle du *domicile gratuit pour tous*.

Il y a comme cela — dans le ciel des rêveurs — des étoiles qui se laissent facilement atteindre avec la main, jettent quelques miroitements et passent rapidement à l'état d'étoiles filantes.

Hélas ! Combien en avons-nous vu déjà filer, et non des moins brillantes.

Le *domicile gratuit* ira rejoindre bientôt le *pain gratuit*.

Supprimer le vagabondage en donnant un asile à tous les nomades, en offrant un bon gîte à ceux qui dorment sous les ponts, ou passent les nuits d'été accrochés aux branches des arbres de nos quais et de nos promenades, cela devait tenter une âme noble et généreuse.

M. Georges Rocher, un poète élégant et un prosateur de mérite, qui collabore au *Passe-Temps*, a fait bonne justice — dans un article que j'ai sous les yeux — de cette étrange fantaisie :

« En effet — dit-il — ou les asiles en question seront ouverts à tous venants ou une sélection sera faite. Dans ce dernier cas, on ne supprimera ni les vagabonds, ni les mendiants, dans l'autre on instituera un véritable encouragement à la paresse et on ouvrira, en somme, des maisons de retraite où tous les guenilleux viendront prendre leurs quartiers d'hiver.

« Car il ne faut pas s'y tromper, le jour où les coureurs de grands chemins connaîtront l'existence de ces refuges, ils leur donneront la préférence sur les prisons durant les saisons mauvaises et quand viendra l'heure où l'auberge de la belle étoile devient humide et froide, au lieu de se faire mettre « à l'ombre » comme à présent, ils iront se faire dorloter et soigner par les bonnes gens du « *Domicile gratuit*. »

La nouvelle institution entraînerait, il est vrai, la suppression du déménagement

à la cloche de bois : cet avantage ne suffirait pas cependant à pallier les nombreux abus auxquels elle donnerait naissance.

Battu sur la question du pain gratuit, M. Victor Barrucand propose aujourd'hui la *gratuité du spectacle*.

Voici comment il s'exprime dans le numéro du 1^{er} août de la *Revue Blanche*, après un aperçu sur les divers théâtres libres et leur littérature :

« Il est une autre liberté du théâtre, très ancienne et très authentique celle-là qu'on semble avoir perdue de vue et volontairement abandonnée pour des spéculations plus creuses : c'est la gratuité des spectacles. Ici j'imagine assez bien le sourire du lecteur qui triomphe de me voir compléter aujourd'hui la formule *panem et circenses* dont naguère je proposai le premier terme comme base d'une véritable liberté sociale, et, pour un peu, si le temps des Césars n'était pas hors cadre, me reprocherait-on mon réactionnarisme. Il se rencontrera bien quelqu'un pour m'accuser de vouloir ramener le peuple aux décadences et aux servitudes antiques en flattant ses passions basses, si je dis : Le théâtre, ce sentiment collectif, cette conciliation des intérêts divergents d'une foule dans un même effort spirituel, ce miroir des volontés, ne lui restituerons-nous pas sa netteté primitive, quand il était la chose publique, le plaisir donné et partagé, la communion par excellence ? y verrons-nous toujours, suivant l'optique de notre âge, une propriété, la propriété de quelques marchands, et le privilège d'une médiocrité. »

A notre époque, où le petit Art se fait payer si cher — voyez les cachets des artistes en vedette du café concert — et où le grand Art est absolument hors de prix — voyez les émoluments des artistes de nos théâtres d'opéra — M. Barrucand serait bien aimable de nous dire comment il s'y prendrait pour assurer la gratuité du spectacle.

Pain gratuit, domicile gratuit, théâtre gratuit, autant de vœux platoniques.

La seule chose qu'on continuera à donner gratuitement, ce sont des conseils.

Ne leurons pas les malheureux d'espoirs chimériques et rappelons-nous cette pensée de Bourget :

« Toutes les grandes espérances ont des lendemains tristes !

Pierre BATAILLE.

ECHOS ARTISTIQUES

M. Richemont, administrateur du théâtre des Célestins de Lyon, a fait commencer les répétitions de *Madame Sans-Gêne*, qui sera montée avec un grand luxe.

La première, à laquelle doit assister M. Victorien Sardou, aura lieu, nous assure-t-on, le 15 septembre prochain.

Il est question de donner le *Vaisseau Fantôme* de Richard Wagner à l'Opéra-Comique avec Lassalle, l'ancien baryton de l'Opéra, dans le rôle du Hollandais.

L'Opéra Comique donnera avant la fin de l'année la première si impatiemment attendue de *Cendrillon*, la féerie musicale de MM. H. Cain et Massenet. Cette œuvre très importante ne comprend pas moins de sept tableaux dont la décoration a été confiée à MM. Rubé, Moisson, Carpezat et Jambon.

Dans la composition de la prochaine troupe du Théâtre lyrique de Milan figurent les noms de M^{mes} Van Zandt, de Nuovina, Arnoldson, Simonnet Nevada.

Sont inscrites au programme de la saison les premières de *Phryné* de Saint-Saëns, de la *Vivandière* de Godard, du *Grillon du Foyer* de Goldmark.

Un thème commun aujourd'hui à toutes les chroniques artistiques c'est la rareté des ténors.

Les ténors s'en vont et non seulement les ténors mais les chanteurs en général.

C'est une constatation qui vient d'être faite, cette année encore, à la suite des derniers concours de chant, au Conservatoire de Paris.

Le ténor, que, par une hyperbole familière, on compare au *rara avis* de Juvénal, se fait de plus en plus rare sur le marché musical. Son espèce tend à disparaître et, bientôt peut-être, ne restera-t-il de lui que le souvenir. Le ténor de grand caractère est principalement menacé. Les grands artistes font défaut et, à part quelques noms acclamés, il n'y a, pour ainsi dire, plus de véritables chanteurs.

Où sont, à l'heure présente, des artistes tels que Rubini, Mario, Legros, Lafont, Garcia, Nourrit, Tamberlick, ce prodigieux ténor qui donnait l'*ut dièze* ; Duprez, Barbot, Villaret, Gayarré ? Les directeurs des scènes lyriques semblent se préoccuper de cette crise des ténors qui peut, dans un avenir prochain, être préjudiciable à leurs intérêts. Pas de ténors, pas de recette.

Si la bicyclette n'a guère de chance devant la Faculté de médecine qui la prétend faultrice d'une foule de troubles organiques, il se pourrait qu'elle prit prochainement une éclatante revanche, grâce à M^{me} Maria Vel'rino, une maîtresse de chant fort expérimentée, qui a déjà dressé pour les scènes d'opéra du Royaume Uni un bataillon de chanteurs et de cantatrices, et qui vient de donner à Londres une conférence où elle a victorieusement prouvé

que « le chant et la vélocipédie sont deux occupations qui gagnent à être parallèlement exercées ». La conférence s'est terminée par des auditions d'élèves, celle, entre autres, d'une jeune artiste qui avait dû naguère abandonner la carrière parce qu'elle manquait de souffle. Un entraîneur cycliste dirigé par son professeur l'avait promptement guérie de ce défaut... Apres des cantatrices vélocipédistes, on en exhibait d'autres qui n'avaient point pratiqué la pédale. Et la supériorité des premières était éclatante.

La « pédale » jouait déjà un grand rôle dans l'harmonie. Rien d'étonnant à la voir triompher aussi dans le solfège.

L. M.

FRISSON D'AUTOMNE

A M^{lle} Fernande Dubois,

*Les nids pendent, brisés, aux branches arrachées,
L'eau du ciel a noyé les bois et les prés verts.
Octobre vient : déjà les chemins sont couverts
Du tapis endoyant des feuilles détachées.*

*La brise a la senteur des roses desséchées
Qui meurent, sans soleil, dans les sillons ouverts.
Que le soc a creusés par les champs découverts,
Où ne se berce plus l'or des gerbes fauchées.*

*Et les étoiles ont quitté le firmament :
L'amant ne pourra plus, à leur pur diamant,
Comparer l'éclat bleu des doux yeux de l'amante ;*

*L'hiver mettra bientôt du givre sur les pins,
Et les moineaux frileux errant dans la tourmente,
Iront s'ensevelir dans le creux des sapins.*

Georges ROCHER.

PAR CI, PAR LA !

Ayant un ami à voir, l'autre jour, du côté de Perrache, je saisisai au passage le tramway Perrache-Brotteaux et m'installai de mon mieux sur la plate-forme d'avant, quand au moment de descendre je fus interpellé par le receveur auquel j'avais négligemment donné une pièce de dix centimes :

— Monsieur voudra bien m'en donner une autre, c'est une italienne, elle ne passe plus.

— Ah ! et depuis quand ? répondis-je étonné.

— Depuis aujourd'hui, Monsieur, voyez l'écriveau.

En effet, je vis une pancarte prévenant le public que les sous étrangers seraient refusés et que l'Administration avait, dans son omnipotence, fait placer du jour au lendemain, sans crier gare.

Avant d'entrer chez mon ami, l'idée me vint d'acheter quelques bons cigares pour fumer en sa compagnie.

J'allai donc au bureau de tabac le plus

proche et là, choisissai de mon mieux quelques londrès pour le règlement desquels je tirai de ma poche une pièce blanche et de la même monnaie.

Avec un sourire que je n'oublierai jamais, la buraliste après avoir fait un choix, me rendit une pièce de la République Argentine, deux Espagnoles et une Italienne, en me priant poliment de lui en donner d'autres.

Mais, lui dis-je, depuis quand cette règle, et que faut-il faire de toute cette monnaie ?

Ah ! Monsieur, me répondit-elle, je suis bien obligée de les refuser ces sous, dont j'ai pour quelques francs sans savoir qu'en faire, la régie n'en veut plus et avec elle il n'y a qu'à s'incliner !

Et je n'en ai presque point de français ce qui m'a fait manquer plusieurs ventes aujourd'hui, ne pouvant pas rendre la monnaie sur les pièces qu'on m'offrait et mes clients n'ayant, eux, que des sous étrangers !

Je laissai mes cigares et montai chez mon ami, avec qui, j'eus vite fait d'oublier mes mésaventures. Il était presque nuit quand je le quittai à regret pour rentrer à la campagne.

Arrivé à la « ficelle » je passe légèrement au tourniquet en laissant tomber une pièce de dix centimes sur la tablette.

« Elle ne vaut rien, donnez-m'en une autre » me dit d'une voix de dogue en colère le vieil invalide de service à l'entrée.

Je regardai mes deux sous et vit qu'ils étaient grecs ! Je cherchai dans ma poche et finit par trouver la tête de Napoléon au fond de mon gousset, mais pendant ce temps-là un autre vieil invalide avait fermé la barrière, la « ficelle » avait filé et quand j'arrivai sur le plateau par la suivante la « galoche » était partie et j'avais manqué mon train !

Tout cela parce que le matin même il avait plu à l'administration d'afficher qu'elle refuserait tous les sous étrangers.

Et remarquez, chers lecteurs, qu'il en est ainsi avec les banques, avec la poste, avec le chemin de fer, en un mot avec toutes les administrations. Alors que faire du billon étranger que l'on a en poche ! Si personne n'en veut, faudra-t-il le jeter au Rhône ?

Il y a là une mesure vexatoire qui jettera un trouble dans les affaires et qui va gêner considérablement le petit commerce dans les transactions de la vie journalière.

Cette gêne l'Etat avait le devoir de nous l'éviter. Il n'avait qu'à s'entendre avec les gouvernements intéressés, dont les sous inondent le marché français, et une fois d'accord avec eux pour la remise

de cette monnaie donner au public un délai de huit jours pour la verser dans les caisses publiques.

De cette façon chacun s'en débarrassait sans le moindre désagrément et les négligents à qui il en serait resté n'auraient rien eu à dire.

Maurice P***.

LE VIEUX SONNEUR

CHANSON DE MARCHE

Devant un soleil radieux

Le sonneur s'est levé joyeux,

Et la vieille flèche gothique

A répété son gai cantique,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le joli carillon !

Et l'écho l'emporte au lointain

Dans l'air pur et frais du matin ;

Alors, tout chante et se réveille

En bénissant l'aube vermeille,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le joli carillon !

D'un pas majestueux et lent

A midi le soleil brûlant

Poursuit sa marche dans l'espace,

Et le sonneur point ne se lasse,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le brillant carillon !

Voici la lune ; adieu Phébus !

Ton heure sonne à l'angélus.

L'ombre descend, les oiseaux couvent,

Et les blonds amants se retrouvent,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le charmant carillon !

L'hiver s'enfuit, eh bien tant mieux !

Il était sombre, triste et vieux.

Et voilà qu'aux Saintes Maries

On sonne les Pâques fleuries,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le joyeux carillon !

Dans la lumière et les chansons

Elles s'achèvent les moissons,

Et pour les pauvres du Dimanche

On aura du pain sur la planche.

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! quel heureux carillon !

Sur les coteaux des alentours

On vendange aux derniers beaux jours,

Le vieux sonneur a bu sa goutte

Et les cloches sont en déroute,

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! quel bruyant carillon !

Noël ! Noël ! En cette nuit

On chante la messe à minuit.

Suivons l'étoile qui rayonne

En attendant qu'on réveille

Et dig, et dig, et dig din don,

Ah ! le joyeux carillon !

Annette et Claude ont fait serment

De s'aimer éternellement ;

Il est heureux, elle est ravie,

Et les voilà pris pour la vie,

Et dig, et dig, et dig din don

Ah ! le joyeux carillon !

NOUVELLE DÉCOUVERTE

Un explorateur, qui a vécu longtemps chez les Indiens, a rapporté de ces pays si riches en végétaux un produit qui, réduit en poudre, détruit merveilleusement et radicalement tous les insectes qui attaquent et détruisent les fourrures et lainages de toutes sortes.

Cette poudre, qu'on nomme « La Terreur des Mites » se vend par boîte de 1 fr., 1 fr. 75 et 3 fr. Par correspondance, ajouter 0 fr. 15 pour le port.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort. LYON

La Revue Bi-Mensuelle

DES

TIRAGES FINANCIERS

Paraissant les 12 et 25 de chaque mois. — Publiant tous les tirages de valeurs à lots, et reproduisant périodiquement la liste des lots non réclamés.

Prix du numéro : 10 centimes.

Abonnements : France, 2 fr. par an. Etranger, 3 fr.

Pour les abonnements, s'adresser aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

1^{er} ANTICOR VÉTAR le plus pratique le plus économique le plus énergique ; se conserve indéfiniment sous tous les climats. JACQUET 1, rue Vaufray, Lyon, France poste. 1 et la feuille.

SE TROUVE PARTOUT

BONS de l'EXPOSITION DE 1900

6 Millions de Lots — 29 Tirages

20 Tickets d'entrée et réduction d'un tiers sur les Chemins de fer

En Vente :

AGENCE FOURNIER

14, rue Confort, LYON

et dans toutes ses succursales

EN VENTE LE WAGON

INDICATEUR DES CHEMINS DE FER

Comprenant les Réseaux : P.-L.-M., Ouest-Lyonnais, Compagnie du Rhône, etc.

Prix : 30 cent. — Franco : 40 cent.

AGENCE FOURNIER, Rue Confort, 14, Lyon
ET DANS SES SUCCURSALES

LA CLEMENTINE

Compagnie d'Assurances contre l'Incendie
CAPITAL : 6 MILLIONS

Siège Social : 19, rue Monsigny, Paris

**AGENCE GÉNÉRALE : Rue Bât-d'Argent, 7
LYON**

HENRI MARTIN, I. Directeur particulier

La Compagnie *La Clémentine* offre à ses assurés des garanties égales à celles des compagnies les plus renommées et à des conditions exceptionnellement avantageuses. Assure les bâtiments municipaux des villes de Paris, Lyon, Marseille, Rouen, Le Havre, Arles, Avignon, Angers, Calais, Lille, Remiremont, etc., les Compagnies de Chemins de fer de l'Est et d'Orléans, les Compagnies des Docks, Entrepôts et Magasins Généraux de Paris, Marseille, Bordeaux, Dunkerque, Le Havre, Lille, Nantes, Rouen, Saint-Nazaire, Amans et Dijon, les grands magasins du Bon Marché, du Printemps, du Louvre, de la Belle Jardinière, de la Ville de Saint-Denis, la Société anonyme des établissements Cail, la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée et le Crédit Foncier de France.

Les polices de *La Clémentine* sont acceptées par le Crédit Foncier de France. Des conditions exceptionnelles sont faites aux courtiers de la ville de Lyon et aux sous-agents du département. S'adresser à l'Agence spéciale, tous les jours, de 4 à 6 heures.

*Depuis qu'ils ont tant roucoulé
Un an s'est à peine écoulé.
Maintenant, c'est un autre thème,
Il faut sonner pour le baptême,
Et dig, et dig, et dig din don,
Ah ! le gentil carillon !*

*Quand tout un hameau crie au feu
Allons, réveillez-vous un peu !
Que tout vole et se précipite
Où la flamme brille et crépite,
Et dig, et dig, et dig din don,
Ah ! le vibrant carillon !*

*Quelle clameur dans le pays !
Sommes-nous vaincus ou trahis ?...
Qu'importe ! le tocsin d'alarmes
Appelle tout le monde aux armes,
Et dig, et dig, et dig din don,
Ah ! le vaillant carillon !*

*Le vieux sonneur a trop sonné,
Les forces l'ont abandonné,
Et brisé par la peine et l'âge,
Il vient de sauver son village,
Et dig, et dig, et dig din don,
Ah ! le brave carillon !*

*Dans la paix il s'est endormi ;
Les cloches pleurent leur ami,
Et le vent sombre des ténèbres
En cadence les sons funèbres,
Et dig, et dig, et dig din don,
Ah ! le triste carillon !*

Pierre BRONDEL.

L'ANNIVERSAIRE

Ils s'étaient rencontrés au bal de la Sous-Préfecture, et de cette soirée data pour eux une existence nouvelle.

De taille au-dessus de la moyenne, brune, élancée, les épaules tombantes, elle réalisait le type de la distinction.

Une forêt de cheveux ombrageait son front large, bien découvert aux tempes, et des sourcils d'un noir d'ébène traçaient leur ligne harmonieuse au-dessus de l'arcade sourcilière.

Avec ses yeux de velours aux longs cils recourbés, sa bouche petite, rieuse, ses lèvres, rouges, estompées d'un duvet à peine perceptible, ses dents d'un émail éblouissant, enchassées dans le corail des gencives, Marguerite était une ravissante créature.

Ils valsèrent ensemble et, lorsqu'à la pointe du jour Henri prit le chemin de sa demeure, il était littéralement fou de l'enchanteresse. Que l'on ose donc encore, après cela, nier le coup de foudre ?

Trois mois il l'entoura de soins, de prévenances, et, quand d'un mouvement câlin elle laissa tomber sa main dans la sienne, à bon droit il se jugea le plus heureux des hommes.

Leur enivrement dura deux années. Partout on les rencontrait ensemble, errant l'été dans la campagne, butinant le bleu

myosotis le long des prairies, cueillant aux talus mousseux l'éclatant bonton d'or, arrachant aux haies touffues le chèvrefeuille au pénétrant parfum.

Jouissant du présent, sans souci du lendemain, ils s'en allaient gaiement dans la vie, se suivant des yeux, le rire et la chanson aux lèvres, image de la félicité terrestre.

Hélas ! le bonheur complet n'est pas de ce monde. Surpris en plein champ par un violent orage, tous les deux rentrèrent trempés, jusqu'aux os. Le soir même, Marguerite ressentait un frisson et, trois jours après, le docteur constatait une congestion au poumon. Malgré la science et le zèle pressé du médecin, à la fin de la semaine, la pauvre jeune femme rendait l'âme.

Rien ne saurait peindre le désespoir de Henri. De ses propres mains il ensevelit la morte, capitonna de fleurs son cercueil et, morne, sans une larme, l'accompagna jusqu'au cimetière. Resté seul sur la tombe, il y pleura longtemps ; puis la dernière goutte d'eau bénite jetée, il sortit lentement du champ de repos.

Introuvable depuis cette époque, personne ne l'avait aperçu, lorsqu'hier, au détour du boulevard, je le vis subitement en face de moi.

— Je suis bien heureux, mon ami, de vous rencontrer, dis-je en lui serrant la main, et avec un tendre intérêt j'ajoutai : D'où venez-vous donc ainsi ?

— Du cimetière...

— Ah !

— Oui... C'est aujourd'hui le triste anniversaire. Ce matin, dès l'aube, je suis sorti pour faire la promenade qu'elle aimait... Dans les bois de Virey, j'ai cueilli un bouquet de ses fleurs préférées et j'arrive de le déposer sur sa tombe. Avec la chère âme, j'ai causé du temps passé et des joies disparues...

— Comme vous l'aimez encore !

— Je l'aimerai jusqu'à la mort !... Ah ! elle m'aimait bien aussi, elle !

Après un court moment de pénible silence, je repris :

— Aujourd'hui, en ouvrant ma fenêtre, j'ai aperçu une hirondelle et j'ai pensé aux vers que vous lui aviez envoyés...

— Vous parlez sans doute de la pièce *La première Hirondelle*, dont votre ami a composé la musique ?

— Oui, et instinctivement, j'en ai fredonné ce couplet :

Hier, j'ai vu la première hirondelle
Qui gazouillait au sommet du clocher,
Avant-coureur de la saison nouvelle
Et du Printemps rapide messager.
Allez, courez, volez vers Marguerite,
Là-bas, là-bas, où j'ai laissé mon cœur,
Et gentiment dites-lui : Ma petite,
Henri toujours est votre adorateur !

— Elle aimait à la chanter, lorsque nous étions ensemble... Musicienne consommée, elle nuançait divinement... Si richement douée, si belle, si intelligente, et mourir à la fleur de l'âge, en plein épanouissement de sa beauté...

— Mon pauvre ami...

— Je la pleure chaque jour... Tout ce qui

est généreux et bon avait le don de l'exalter... Ses grands yeux clairs réfléchissaient si bien les nobles sentiments de son âme... Avec quelle joie elle accueillait les vers que je lui dédiais... Les vers que je rimais et dont j'étais rarement satisfait étaient tous à son intention et inspirés par elle... Qu'importait le nom de la femme chantée dans mes strophes?... C'était Marguerite, tous les jours elle...

— Un jour elle me remit la copie de votre *Chevalier Printemps*, composé en son honneur. Elle était fière et heureuse de me l'offrir... J'ai conservé pieusement l'autographe dans mon album et je ne m'en séparerai jamais.

— Vous êtes un brave cœur... Oui, je me souviens... C'était vers l'époque actuelle... La pièce avait dix strophes et commençait ainsi :

L'andmone des bois tapisse les coteaux,
Où retentit déjà le chant de la fauvette
De retour au pays avec les jours plus beaux.
Le long des chemins creux fleurit la violette,
Le chevalier Printemps est revenu d'exil ?
Aux bois, aux prés, aux champs, tout prend un air de fête :
C'est le gai Renouveau, le gentil mois d'avril,
Qui m'apporte des fleurs pour couronner la tête.

— C'était jeune, frais et charmant comme elle. Puis votre voyage à la pierre légendaire, voisine de la petite chapelle de Monthault, dans l'Ile-et-Vilaine, si poétiquement raconté dans le journal la *Chronique des Fougères* :

Veux-tu ?... Nous irons tous les deux
A Monthault, en pèlerinage,
Et, comme tous les amoureux,
Nous glissons, suivant l'usage,
Pieds nus, debout, sur le rocher
Que l'on voit près de la chapelle...
Nous rentrerons d'un pas léger,
Tous deux ravis... Veux-tu, ma belle ?

— Je suis revenu par l'ancien chemin de Virey, que nous avons parcouru tant de fois ensemble. Près du village de la Valtorine, à l'endroit où le paysage apparaît, je me suis arrêté...

— Là, en effet, en venant de la route de Brécé vers le Pont Saint-Yves, quand on sort des talus du chemin creux, le panorama qui se dércule aux yeux est ravissant... Au bas de la colline, la rivière serpente dans les prés verts... La vieille chapelle... Les hauts peupliers de Madame Jenvrin... Les maisons de Saint-Hilaire, groupées comme un troupeau de moutons, et au-dessus les clochers élancés de l'église se profilant dans le ciel bleu... A l'horizon les coteaux boisés des Loges-Marchis et la Sélune, perçant sa trouée là-bas, là-bas, dans le lointain, au-dessous de Vérolay.

— Un soir, assis au bord de ce sentier, nous effeuillâmes des pâquerettes pour consulter l'oracle... Elle m'aime... un peu... beaucoup... passionnément!!... pas du tout!!! Ah! les bons rires sans fin qui découvrent les dents!... Pour perpétuer le souvenir de cette belle journée, elle me demanda de composer des vers... Sans préparation aucune, je lui dictai la pièce que vous connaissez :

Faut-il croire la fleur,
Ma brune Marguerite ?
Vous savez si j'ai peur...
Voyons... répondez vite...
Les pétales disaient :
Sois certain qu'elle t'aime ?
Est-ce qu'elles mentaient
Ou dites-vous de même !

Elle notait les vers au crayon et, quand nous regagnâmes Saint-Hilaire, il me fallut continuer... Aux Clos-Drieux, j'en avais une soixantaine. Je dus promettre de ne jamais les retoucher, de ne jamais les polir... J'ai respecté sa volonté !

— Comme vous l'avez aimée !

— Jamais autant qu'aujourd'hui... Adieu...

Henri DATIN.

LE LYONNAIS LITTÉRAIRE

Barthélemy Tisseur

(Suite)

Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce cas soit très rare. Seulement, chez la plupart des adolescents, l'illusion s'évanouit vite, non sans secousse et sans déchirement intime pour quelques-uns. Un ami me disait : « Longtemps la femme m'inspira un culte si fervent, si profond et si respectueux que, le jour où celle que j'aimais par dessus toutes succomba dans mes bras, je fus près de crier au scandale et il me sembla que je commettais une profanation ! » Tous les amoureux ne connaissent pas, à ce moment-là, ces violentes inquiétudes de la conscience et de l'âme : car bien peu de jeunes hommes ont appris à vénérer la femme très profondément, ceux qui les ont les éprouvent de moins en moins. Barthélemy, lui, ne les ressentit pas ; mais il en faut donner une raison particulière : c'est que sa dévotion pour la femme, qui fut extrême, n'était à la merci d'aucune surprise, d'aucun accident. S'il advient que la femme aimée se livre, il n'a point l'idée qu'il la profane en la possédant : il la possède gravement, religieusement, et, jusqu'à la dernière minute, il reste chaste. Parfaitement. Et, là-dessus, il écrit des vers qui sont les plus beaux du monde, et il se trouve que ces vers sont un cantique, et ce cantique commence ainsi :

Et j'ai vu les trésors de sa beauté parfaite,
J'ai respiré l'encens qu'exhalent ses cheveux,
Et j'ai vu sa pudeur étonnée et muette,
Et j'ai rougi d'amour, et j'ai baissé les yeux.

....Et voici un autre aspect curieux de l'âme de Barthélemy. Soulevant les voiles du passé, il aime à évoquer le souvenir mélancolique des héroïnes célébrées dans les vers des poètes ou que la légende illustre. A Aix « il passe et repasse devant le viril hôtel du président Duperrier, car c'est là qu'avait habité celle dont Malherbe a dit :

Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses. »

Plus tard, il lui arrive de visiter l'église de Saint-Maximin : on lui montre le crâne noirci de sainte Madeleine. Il tressaille et il s'écrie : « O femmes, restez pures pour ne pas avoir à pleurer, et vous, pécheresses, ne sacrifiez plus l'amour aux sens, mais les sens à l'amour. »

Autre trait, différemment caractéristique. Un jour, sur un bateau à vapeur, Barthélemy rencontre une femme, une voyageuse

L'ÉCLATANT

VERNIS

POUR

Chapeaux de Paille

Ce vernis couvre en une seule couche les Bois, Malles, Cornes, Cuirs, Verres, Pailles, Métaux, Osier, Parapluies, Cannes, etc.

AUX PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, 12, LYON

Manufacture de Pianos

AURAND-WIRTH & C^{ie}

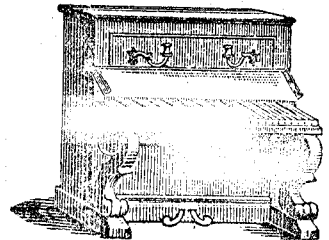
MAGASINS DE VENTE ET LOCATION (ENTRESOL)

LYON — Rue de la République, 48 — LYON

USINE A MONPLAISIR

BREVETS & MÉDAILLES D'OR, Fournisseurs du Conservatoire

VENTE
au Comptant et à Terme



LOCATIONS
à Prix divers suivant modèles

OCCASIONS GARANTIES

PLEYEL, ÉRARD, GAVEAU, etc.

HARMONIUMS

des principaux facteurs

Echanges et Accords

ATELIERS SPÉCIAUX DE RÉPARATIONS



OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau tous objets

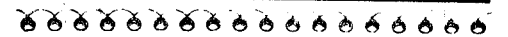
Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOTE COMPLETE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON



Demandez partout

LE THÉ DES MANDARINS

Qualité Supérieure

**POUR ACHETER des
PRESOIRS**

FOUDRES

CUVES

En chêne de Bourgogne de 1^{er} Choix

BIEN SEC d'une fabrication très soignée et d'un bon fonctionnement garanti. Demander tarifs et renseignements et visiter les magasins de

V. VERMOREL

CONSTRUCTEUR

A VILLEFRANCHE (Rhône)

VITICULTEURS

Demandez le nouveau greffoir Douris, breveté s. g. d. g., à lame cintrée et renversé et permettant de faire toutes les coupes régulières et légèrement creuses, point capital pour la réussite des greffes. — Prix : 3 fr. ; par correspondance ajouter 0 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

**Plus d'Essences! Plus de Benzines!
Plus d'Odeurs désagréables!**

L'OREODOXINE est propre à enlever sur les étoffes de toutes sortes, noires et de couleurs, telles que lainages, soieries, velours, ornements d'église, tapis, moquettes, carpettes, tapis de tables et toutes étoffes d'ameublement, tapisseries, draps, feutres, toutes les taches de quelque nature qu'elles soient. Elle ne laisse pas d'odeur, ravive les couleurs défraîchies et redonne aux tissus fanés le lustre et l'aspect du neuf.

L'OREODOXINE est le produit par excellence, bien supérieur à toutes les benzines et essences; elle a l'immense avantage de ne laisser aucune odeur, et sa composition possède toutes les qualités de l'oréodora, grand et beau palmier des Antilles, qui est un des produits naturels est plus appréciés par les habitants des tropiques.

L'OREODOXINE, ainsi dénommée à cause de ses propriétés similaires au suc de l'oréodora, est le fruit de longues recherches. Elle sera l'auxiliaire indispensable des familles qui comprennent largement les principes d'économie domestique et de propreté.

Prix du flacon : 1 fr. 25 ; par correspondance ajouter 0,60 cent.

Dépôt général : Petits Docks du Commerce, 12, rue Confort, Lyon.

inconnue, et, en la voyant, il sent se préciser en lui un rêve ancien qui lui est toujours cher. Vous pensez bien qu'il ne pourra s'empêcher de traduire ses impressions; et il les traduit en effet, et c'est une improvisation pleine de fraîcheur et de grâce :

Vous le dirai-je ? Avant de vous avoir trouvé
En face de mes yeux, ici tout près de moi,
Dans mes songes déjà je vous avais rêvée...
.....J'aurais dit bien souvent : « Seigneur, est-elle heureuse ?
As-tu, pour son bonheur, sacrifié le mien ? »
Et des larmes à flots jailliront dans mon âme ;
Car je voudrais mourir, mourir pour vous, madame,
Sans que le Ciel jamais vous en apprenne rien !

Croyez que le vœu exprimé dans ces deux derniers vers est d'une sincérité absolue. Je ne suis même pas surpris de trouver Barthélemy dans ces sentiments-là : une inclination invincible de son âme veut qu'il les éprouve, et il les éprouvera dans toutes les circonstances où il lui semblera que son rêve de l'idéal féminin est sur le point de prendre forme et de se réaliser. Notez encore que ce rêve d'idéal est la chose à quoi il tient le plus au monde, et qu'il en vit, et qu'il en meurt ; et cela suffit à le distinguer de la foule des rêveurs à nacelles « qui développeront en rimes millionnaires ce thème éternel du bonheur qui vous frôle avec la femme un instant entrevue — et qui passe. Car, vous aussi, poètes, mes frères, vous avez cru la rencontrer un jour, la belle voyageuse. Et vous vous êtes dit : « Voilà celle que j'attendais. » Seulement, comme c'était son destin de passer, étant voyageuse, elle ne s'est pas arrêtée pour vous saluer ou pour vous sourire, et jamais plus vous ne l'avez retrouvée sur votre route. Mais, après l'avoir vue s'éloigner, vous vous êtes imaginé que vous étiez très malheureux, et vous vous êtes pris à songer : « La vue de cette femme m'a causé un secret émoi. Je veux supposer qu'elle pourrait être la compagne future qui m'était destinée. Elle ne le sera donc jamais ! Comme cette pensée est triste ! Gardons-la : elle m'entretiendra dans une douce et poétique tristesse. Oui, je tiens à conserver le souvenir de cette inconnue ; je lui élèverai des autels dans mon cœur. Je ne connais point son nom, il est vrai, et je ne sais ni d'où elle vient ni où elle va ; mais tout cela me jette dans le ravissement ! En vérité, il y a là le sujet d'un poème admirable ; l'inspiration me gagne. Ecrivons-le. »

Quelques-uns cependant ont cru la reconnaître plus tard, en terre ferme, la jolie passagère trop vite enfuie. Réfugiée dans le port du mariage, elle était devenue femme et devenue mère. Ils se sont cru plus malheureux que jamais, les pauvres poètes grisonnants ; et, comme on enferme les liqueurs précieuses en des flacons d'onyx, ils ont distillé leur désespoir en maints sonnets de forme et de ciselure exquises. Et ces sonnets commençaient, en général, par le vers suivant :

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère.

Et c'est bien beau, si vous voulez, le sonnet d'Arvers ; et la chute en est amoureuse, et peut-être admirable. Néanmoins, je ne sais pourquoi, en le relisant, je pense aux

vers de Barthélemy — à ces vers où il entre si peu d'art, et tant de sincérité, et encore plus de candeur ; et — la main sur le cœur — ce n'est pas au sonnet « sans défaut » que vont mes préférences.

Nous pouvons maintenant nous occuper de ce que j'appellerai le roman de Barthélemy. Ce roman est tout simple.

Au mois d'avril de l'année 1835, Barthélemy tomba malade d'une fièvre muqueuse assez grave, mais suivie d'une convalescence rapide. Pendant sa maladie, une femme le soigna, se pencha sur son lit, eut probablement pour lui des attentions délicates et câlines, lui prodigua les mots tendres et affectueux... Toute son âme fut soudainement remuée, et, dès cet instant, il ne se sentit plus si solitaire. Car il était à la fois un poète et un enfant ; et c'est pourquoi l'on pouvait le prendre avec des mots et l'enchaîner avec des caresses.

Or, celle que Barthélemy allait aimer n'était point une jeune fille : elle était mère, et mère depuis longtemps sans doute, comme en témoigne ce vers :

Ma main ose toucher vos cheveux déjà pâles.

Pauvre femme ! Elle avait des cheveux blancs ! De quel culte celui qui lui consacra sa jeunesse ne dut-il pas l'entourer pour lui faire oublier ces fils d'argent épars dans l'or de la chevelure, et aussi le réseau gris des rides qui se creusent, annonçant la vieillesse... Mais, n'importe ! Appliquons seulement notre attention sur ce point, qu'on verra fréquemment un enfant s'éprendre d'une jeune fille fort au-dessus de son âge, voire d'une femme mariée ; et par conséquent, nous voilà ramenés à répéter ce que j'avais tout à l'heure : à savoir, que Barthélemy ne fut jamais qu'un enfant. A la vérité, cet enfant est assez extraordinaire : il est dévoré d'une soif d'infini qui est immense et il aime d'un amour « inassouissable » ; et cela fait qu'en le voyant agir et en l'écouter parler, on ne peut s'empêcher de le trouver passablement inquiétant et même un peu effrayant.

— Et donc, m'observera-t-on, le poète et celle qui lui inspira une passion si étrange avaient bien au moins un certain fonds d'idées qui leur étaient communes et une conception identique de la vie, principale-ment de la vie sentimentale ?

Très juste, l'observation ; mais j'avoue qu'elle m'embarrasse un peu. Barthélemy ne me paraît pas s'être fait une idée bien nette de ce qu'il devait attendre de la vie, de ce qu'elle pouvait lui donner. Il constate que la vie lui « grimace », et voilà tout. Il n'est pas pessimiste, n'ayant eu le temps de beaucoup réfléchir ni sur le monde, ni sur la société ; il n'est pas davantage désenchanté ; il a le « mal du siècle », et l'on comprend assez ce que cette expression signifiait aux environs de 1830.

(A suivre.)

Jules TROCCON.

LIBRE CHRONIQUE

GALÉJADES

Le Midi flambe!... et les *corridas* sont flambées!

A Marseille : « Grandes courses de taureaux avec le concours d'un quadrille féminin et de *matadoras senioritas*.

« Au dernier toro la foule a réclamé la mise à mort, mais la matadora s'est contentée de faire le simulacre.

« Le public, exaspéré, a commencé à démolir les bancs et à les jeter dans l'arène avec des monceaux de madriers.

« On a fait d'immenses bûchers et on a mis le feu partout.

« En moins d'une demi-heure, tout est démoli et brûlé. Les pompiers arrivent, mais trop tard : tout est déjà consumé. »

La question tauromanique devenait tellement brûlante qu'elle devait forcément aboutir à cette solution, que nous recommandons chaleureusement aux irrédentistes languedociens, landais et girondins, voire même bourguignons.

Quand tous les abattoirs taurumachibues seront brûlés, grâce à la contagion de l'exemple, par les *aficionados* de Pannurge eux-mêmes, nous serons enfin débarrassés de ces hideuses et répulsives boucheries *en plaza*. Plus de théâtres d'équarrissage, plus de cabotins-toréadors. Le feu purifie tout.

Et il n'est que temps que ce delirium méridional prenne fin par son excès même; car on vient de voir, par l'apparition des *senioritas toreras*, que les femmes se mettaient de la partie et descendaient dans l'arène, troquant la mantille et l'éventail contre la veste, qu'elles remportèrent d'ailleurs, et le coutelas des matadores, et s'essayant à égorgiller le taureau aussi maladroitement et de façon aussi écœurante que n'importe quel Frascuelo, Guerita ou Lagartijo renommé... pour la multiplicité de ses vaines estocades :

Avez-vous vu dans Barcelone

Une Andalouse au sein jauni?

C'est une féroce luronne,

Plus sanguinaire qu'une lionne,

La « bouchère » d'Amaëgui!

Quel dommage que la petite fête phocéenne n'ait pas été complète, et que ce quadrille de tricoteuse de l'étau ait échappé à l'auto-da-fé de ces braves Phocéens! plus acharnés contre les animaux cornus que contre les casques-pointus en 1870-71, alors qu'ils attendaient les Prussiens de pied ferme, troune-de-l'air! sur la Cannebière,

Faisant l'exercice, ayant deux fusils,

Criant comme trois, jurant comme quatre!

que pas un Allemand n'échapperait... si l'envahisseur s'était risqué à respirer les émanations du Vieux-Port, bagasse! Il en avait empoisonné bien d'autres, té!

N'ayant pu affronter le feu de l'ennemi pendant l'année terrible, ces héroïques légions de Marius et de Tartarins ont voulu braver celui de leurs arènes, pas moins!

FRANC-SILLON.

VENTE D'UNE FEMME

En fouillant dans les annales de la criminalité, on trouve des procès retentissants, mais je ne crois pas que dans toutes les archives des affaires civiles il en soit de plus curieuse que l'action en divorce qui va venir devant le tribunal de première instance d'un arrondissement du Centre.

L'action est intentée par la femme contre le mari, qui a tout simplement vendu sa chère et douce moitié à un de ses voisins pour la somme de 60 francs au poids. On conçoit que la conjointe n'ait pas accepté ce singulier marché; aussi s'adresse-t-elle à la justice pour faire briser légalement la chaîne qui l'attachait à cet époux libre-échangiste à sa façon.

C'est dans la Corrèze, paraît-il, que ces choses-là se passent; le couple en question habite la commune de Sainte-Fortunade, un nom prédestiné.

Je ne sais si le vendeur avait un pressant besoin d'argent, mais pour un paysan, il me paraît malin. Quand tant de gens sur la terre paieraient pour qu'on les débarrassât du crampon rivé à leurs côtés pour le restant de leurs jours de par la volonté du Code, notre Corrèzien trouve un moyen facile d'expédier à un autre foyer la compagne de ses nuits et d'en tirer profit par dessus le marché.

Dans tout cela, ce qui m'intrigue c'est l'attitude de l'acheteur quand il a dû annoncer chez lui son étrange acquisition. Lorsqu'un paysan ramène de la foire un veau ou un cochon, voire même une bonne normande laitière (je parle de la race bovine), l'étable s'enrichit tout simplement d'un pensionnaire de plus; une bête de plus, une bête de moins devant la ration de fourrage, cela importe peu, et les animaux font bon ménage. Mais je m'imagine qu'une brave campagnarde en train de préparer l'écuellée de soupe pour son homme qui va rentrer doit prendre mal la chose lorsque ce dernier en arrivant lui dit :

— J'ons fait de bonnes affaires. J'ons acheté la femme à Mathurin, six pistoles au poids; al' est très grasse. Faut préparer un couvert de plus et mettre des draps propres.

Seulement, la femme ainsi vendue et achetée ne s'est pas laissée passer aussi bêtement le licou, et comme il y a des juges en France, elle soumet son cas à leur sagesse.

Le paysan de Sainte-Fortunade a été plus roublard, à mon avis, que le jeune gentleman qui, à Spa, il y a quelque temps, joua sa maîtresse — une superbe et blonde miss — au baccarat. Evidemment, en majorant avec la femme un gros banco, il pouvait gagner une fortune, puisqu'il jouait contre de la belle galette sonnante et brillante; mais il pouvait aussi tout perdre : c'est ce qui arriva. Tandis que le naturel de la Corrèze était toujours sûr, lui, d'avoir ses 60 francs en poche une fois le marché conclu; on se contente parfois d'un petit profit.

NEURALGIES
NEVROSES
MAUX DE TÊTE

Vous tous qui souffrez de *migraines*, *névralgies*, *maux de tête*, prenez des « **Dragées antinévralgiques des RR. PP. Prémontres** », vous verrez votre malaise disparaître comme par enchantement et vous vous fortifierez en même temps l'estomac. L'extrait de quinquina jaune titré, qui forme la base de ces dragées, remplace avantageusement le vin de quinquina. L'éloge de ce médicament n'est plus à faire. Son grand débit le recommande au public.

VENTE EN GROS

Pharmacie BERTRAND Aîné, Françon, Successeur
21, Place Bellecour, 21

Envoi franco contre 3 francs, timbres ou mandat
Vente au détail dans toutes les
bonnes Pharmacies

7^e ANNEE

LA REVUE DU FOYER

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ARTS - SCIENCES - LITTÉRATURE

12 Pages de Texte

Contenant des articles d'Actualité, de Littérature, d'Arts, de Théâtres, etc. Ce Journal, pouvant être lu dans toutes les familles, organise chaque semaine des concours où les vainqueurs obtiennent de primes intéressantes et variées.

Prix du Numéro : 10 Centimes

ABONNEMENTS

LYON et départements limitrophes. 6 fr.
Départements non limitrophes. 7 fr.
Etranger. 8 fr.

ADMINISTRATION : Lyon, 14, rue Confort

RÉDACTION : Lyon, 19, quai Tilsitt

PARIS : rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

CADEAU A NOS LECTEURS

Tout lecteur de notre journal qui enverra son adresse à M. RENÉ GODFROY, éditeur, 3, rue de Provence, à Paris, recevra par retour du courrier, *gratuit et franco*, le superbe **Album des Vieilles Chansons françaises**, recueillies, transcrites pour piano et harmonisées par M. HENRY EYMIEU, officier d'Académie, rédacteur au **Paris-Piano**, à la **Quinzaine**, au **Monde Musical** à la **Libre Critique**.

Cet album est vendu partout 3 francs net.

Pour tous frais de port, d'emballage et d'envoi, joindre à la lettre de demande 6 timbres-poste de 15 centimes.

Tous les pianistes, tous les chanteurs, tous les artistes, tous les collectionneurs, voudront recevoir l'**Album des Vieilles Chansons françaises**.

LE LIVRE D'OR de l'Exposition Universelle
de Lyon 1894

AGENCE FOURNIER, rue Confort, 14, LYON



ASTHME ET CATARRHE
Guéris par les CIGARETTES ESPIC
ou la Poudre

OPPRESSIONS, TOUX, RHUMES, NEURALGIES
TOUTES PHARMACIES 2 fr. la Boîte. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE.

Phygiène

LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaille pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte, des divers
Aux Petits Docks du Commerce,
12, rue Confort, LYON

LE CICÉRONE DE LYON

En vente partout 10 centimes

LE VÉLO-EMAIL

est recherché par tous les cyclistes amoureux de leur machine ; car, si vieille qu'elle soit, ce vernis lui rend le brillant et la nouveauté de sa prime jeunesse.

Nouvelle fontaine de Jouvence, le Vélo-Email est la providence des jeunes et vieilles bicyclettes. Se vend en flacons de 1 fr. 50. Par correspondance 2 fr. 10.

Aux Petits Docks du Commerce

12, rue Confort, LYON.

Typographie et lithographie

J. GALLET

2, Rue de la Poulallerie, 2
LYON

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

PUBLICITÉ FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE

Correspondant de l'Agence HAVAS

L'affaire du gentlemen de Spa fit sensation. C'était un soir, la partie battait son plein. Les salons du cercle regorgeaient de monde. La table était fort entourée, il s'y faisait de colossales différences. Une banque venait de sauter, et les pontes, alléchés, se pressaient à s'étouffer auprès du tapis vert.

On mettait aux enchères une nouvelle banque.

- A cent louis, dit le croupier.
- Cent cinquante, fit une voix.
- Deux cents !
- Deux cent vingt-cinq !
- Deux cent cinquante !
- La banque est adjugée à deux cent cinquante louis ! dit le croupier.

C'était un tout jeune homme imberbe ; il s'assit et déposa devant lui cinq billets de mille.

— Je fais le banco, dit une voix. L'acceptez-vous ?

— Parfaitement, monsieur.

Celui qui avait parlé s'avança pour déposer l'enjeu. Il avait sans doute mal calculé le contenu de son portefeuille, car il ne put parfaire les deux cent cinquante louis. C'est alors qu'il eut l'idée de jouer sa maîtresse comme complément du banco — ce que le banquier accepta de bonne grâce.

- Les pontes regardaient attentifs,
- J'en donne, fit le banquier.
- S'il vous plaît.

Le jeune homme imberbe détacha une carte. C'était un six. Il resta un moment perplexe, cherchant à lire dans les yeux de son adversaire. Mais celui-ci n'avait eu aucun tressaillement pouvant indiquer une émotion quelconque, joie ou désappointement. Il tira, c'était un sept.

— Deux, fit-il.

Le ponton n'avait qu'un. Il avait tiré à cinq lui aussi. Il avait perdu l'or et la femme. Et, chose plus curieuse, la blonde miss, qui avait suivi le coup avec attention, suivit également son nouveau seigneur et maître.

A la bonne heure ! voilà comment je comprends les choses ; voilà qui mettra fin aux lugubres chroniques des crimes passionnels ou des drames de l'adultère.

Plus de fusil ! plus de poison ! plus de vitriol ! quand votre femme vous gêne, on la vend ou on la joue.

Et c'est encore celui qui perd qui se trouve souvent avoir gagné ! Jean LALOUETTE.

BIBLIOGRAPHIE

Notre distingué collaborateur M. Georges Rocher, le jeune écrivain dont nos lecteurs connaissent le talent si délicat et si fin, vient de publier à la librairie Fischbacher, à Paris, sous le titre : *Frissons et caresses*, un ravissant volume de poésies dont François Coppée, de l'Académie française, écrivait récemment : « ... Ces rimes printanières d'un si joli sentiment avec des trouvailles d'impressions et d'expression m'ont ravi. Le recueil est charmant et c'est une joie pour moi d'avoir pu le lire... »

L'ouvrage qui forme un fort volume in-18, impression de luxe, à 3 fr. est en vente chez Fischbacher, éditeur, 33, rue de Seine, Paris.

L'AMI DU CHANTEUR

Du 28 août 1896

Rédacteur en chef : Henry Hazart
Sur le lac, par Hégésippe Clerc. — *Silhouettes* : Jean Vatout : Le maire d'Eu. — *Les ouvriers-poètes*, par Eugène Baillet. — *Musette*, morceau de violon, par Jean-Jacques Mathias — *Mon père m'a donné un mari*, ronde enfantine. — *Si vous m'aimez*, romance, par Hégésippe Moreau. *Chronique de la Chanson*. — *Théâtre de Société*. — *Histoire de la Chanson moderne* : La mort de Mirabeau.

Le Numéro : Dix centimes ; Abonnements :

un an : 6 francs ; six mois : 3 fr. 50.
H. Geffroy, éditeur, boulevard Saint-Germain, 222, Paris

LE MONDE ILLUSTRÉ

Sommaire du n° 2056, du 21 août 1896

Chroniques : *Courrier de Paris*, par Pierre Véron. — Variété : *La maison du crime*, par G. Lenôtre. — *La mariée au XIV^e siècle*, par Léo Claretie. — *Course de taureaux dans un village provençal*, par G. — *La mort de Lilienthal* (l'homme volant) par Guy Tomel. — *Souvenirs de la villa Médicis*, par Henri Maréchal. — *Onderman*, par Ximénès. — *Sport*, par Archiduc.

Explication des Gravures, Revue Comique, Bibliographie, Eccees, Rébus, Récréations, etc., etc.

En cours de publication : *Madame Carignan*, roman de M. Maurice Lefèvre. — Illustrations de M. Parys.

CASINO DES ARTS

La date de la réouverture du Casino est définitivement fixée.

C'est le 29 août que le coquet concert de la rue de la République ouvre ses portes.

Comme d'habitude, troupe et programme seront des mieux composés et des plus artistiques.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette, 137 à 145. M. Bonhomme, directeur

Tous les soirs, à 8 h., spectacle varié. Matinées, Dimanches et fêtes, à 2 heures.

LA PHOTOGRAPHIE VIVANTE

PAR LE CINÉMATOGRAPHE "LUMIÈRE"

1, rue de la République, (près du Grand-Théâtre)

Voici la liste des nouvelles vues projetées :

Londres : Piccadilly Circus.

— Enfants, Chiens et Chat.

Stuttgart : Fontaine de la place du Château.

Lyon : Arrivée d'un train à Perrache.

Dresde : Vieux quartier allemand à l'Exposition.

Lyon : Cavaliers traversant la Saône à la nage.

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit et de 10 heures à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée : 0,50

Revue Financière

Les allures du marché ont subi pas modifiées d'une séance à l'autre, elles tiennent ferme malgré les quelques réalisations qui se produisent depuis quelques jours et qui n'ont pas permis de conserver les plus hauts cours acquis.

Nous retrouvons le 3 0/0 à 102,67 au lieu de 102,70 dernier cours précédent, le 3 1/2 0/0 cote 105,35 au lieu de 105,40, l'Amortissable cote 101.

Le Crédit Foncier se traite à 642 le Crédit Lyonnais à 785, le Comptoir National d'Es-compte à 571 et la Société Générale à 510.

Le Suez recule de 3413 à 3407.

Pas de variations à signaler dans la tenue de nos Chemins.

Parmi les fonds étrangers, l'Italien finit à 87,90, le Turc à 20,52, la Banque Ottomane à 585.

L'Extérieure à 64 9/16 est sans changement, le Portugais cote 25 15/16, le Russe 3 0/0 94,30 et le 3 1/2 0/0 100,70.

Le Roumain 4 0/0 est à 87,20, le Serbe 4 0/0 à 67,35

Les obligations 5 0/0 de l'emprunt ottoman 1896 sont en hausse marquée à 440 et 443.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.